

## L'église Saint-Vincent de Metz\*

Saint-Vincent, abbatale bénédictine au passé prestigieux, n'est plus aujourd'hui qu'une église oubliée dans l'île d'Outre-Moselle. L'édifice est serré entre les maisons de la rue Goussaud au nord, et les locaux du Lycée Fabert qui occupent les anciens bâtiments conventuels, au sud. La façade ouvre sur une place créée en 1745 par le maréchal de Belle-Isle.

Depuis le départ des religieux provoqué par la Révolution, Saint-Vincent est devenue église paroissiale; en 1933, elle est érigée en basilique par le pape Pie XI. En 1930, elle était inscrite sur la liste de classement des Monuments Historiques. Cependant, malgré ses titres de noblesse, malgré sa qualité de témoin privilégié de l'histoire de la cité, l'édifice reste menacé par les siècles, oublié et méconnu par les hommes.

Une église dédiée à saint Vincent est mentionnée dès le IX<sup>e</sup> siècle dans l'île d'Outre-Moselle par un lectionnaire de la cathédrale où elle figure comme troisième station sur la liste quadragésimale<sup>(1)</sup>. Toutefois, la fondation d'un monastère et la construction de la première abbatale n'interviennent que sous l'épiscopat de Thierry 1er (965 - 984). Le maître d'œuvre de l'abbatale ottonienne sera Odilbert, prieur venu de la très puissante abbaye bénédictine de Gorze.

Le monastère profite dès sa fondation des largesses de Thierry 1er : les donations, exemptions et privilèges se multiplient, lui assurant richesse et puissance. De plus, l'évêque dote l'église d'une quantité stupéfiante - tant par le nombre que par la provenance - de reliques ramenées d'un voyage en Italie où il avait accompagné son impérial cousin Otton 1er; ce sont cheveux et habits de la Vierge, un morceau du chaînon de saint Pierre, un morceau de son bâton, un morceau du gril de saint Laurent... ainsi que toutes sortes de parcelles de corps saints<sup>(2)</sup>. Les reliques les plus prestigieuses sont celles de saint Vincent, titulaire de l'église, mais aussi celles de sainte Lucie dont la dévotion est attestée dès les premières années de la fondation. Tout au long des siècles, les fidèles se presseront nombreux afin de les vénérer; les princes et les empereurs

\*) Résumé de notre travail : *Saint-Vincent de Metz : Etude historique et archéologique*, mémoire de maîtrise, Université de Nancy II, 1980, dactylogr., 2 vol., 116 p., pl. fotogr. et documents annexes (A.D. Mos.).

1) R.S. BOUR et Th. KLAUSER, *Notes sur l'ancienne liturgie de Metz et sur ses églises avant l'an mil*, dans *ASHAL*, 1935, p. 497 - 643.

2) A.D. Mos., H 2020. Catalogue des reliques.

solliciteront des parcelles de ces corps saints<sup>(3)</sup>. Faut-il rappeler que la possession de reliques contribuait non seulement au prestige d'un monastère, mais constituait également pour lui une source de revenus appréciable ? De ce fait, la fortune de Saint-Vincent était largement et durablement assurée.

Au XI<sup>e</sup> siècle, l'abbaye protégée des papes et des empereurs, est au faite de sa puissance temporelle et spirituelle. Grâce à la bonne administration de ses abbés, elle surmonte plus facilement que les autres abbayes bénédictines, les difficultés économiques du XIII<sup>e</sup> siècle, ouvrant même en 1248 le chantier d'une nouvelle abbatiale.

La construction intervient au moment où se produit à Metz un véritable enthousiasme pour l'art "français"<sup>(4)</sup>. La cité est toujours en terre d'Empire, mais les relations sont très intenses avec l'ouest et avec la France : les hommes circulent vers la Champagne, vers la Bourgogne, vers le Domaine royal, ramenant et diffusant les idées nouvelles; ce siècle est celui des grandes cathédrales gothiques françaises. A Metz, le chantier de la cathédrale est ouvert depuis 1225 environ; celui de la collégiale Notre-Dame-la-Ronde bat son plein; au narthex encore roman de Saint-Martin vient s'ajouter une nef gothique; les Cordeliers, installés depuis peu dans la cité, construisent leur église. En Lorraine, de grands édifices s'élèvent : Toul construit sa cathédrale ainsi que la Collégiale Saint-Gengoult; à Saint-Dié, la cathédrale est dotée d'un chevet gothique; les chanoinesses de Remiremont et de Saint-Maurice d'Epinal choisissent pour leurs églises la mode "française".

Warin, abbé de Saint-Vincent de 1210 à 1251 opte également en 1248 pour cette nouvelle architecture; à sa mort, en 1251, la plus grande partie de l'abbatiale aurait été terminée, nous affirme un ancien nécrologe<sup>(5)</sup>. En 1376, enfin, survient la consécration de l'église par Thierry Bayer de Boppard, évêque de Metz<sup>(6)</sup>.

\* \*  
\*

Les documents du fonds de l'abbaye ne contiennent guère de renseignements sur l'édifice du XIII<sup>e</sup> siècle; il ressort, toutefois, des documents du XVIII<sup>e</sup> siècle que l'église se présentait comme un bâtiment ramassé sur lui-même, avec une nef considérablement réduite par rapport à l'église actuelle<sup>(7)</sup>. Elle ne possédait, en effet, que quatre travées - les deux travées ouest ainsi que la façade n'ayant été élevées qu'à partir de 1754.

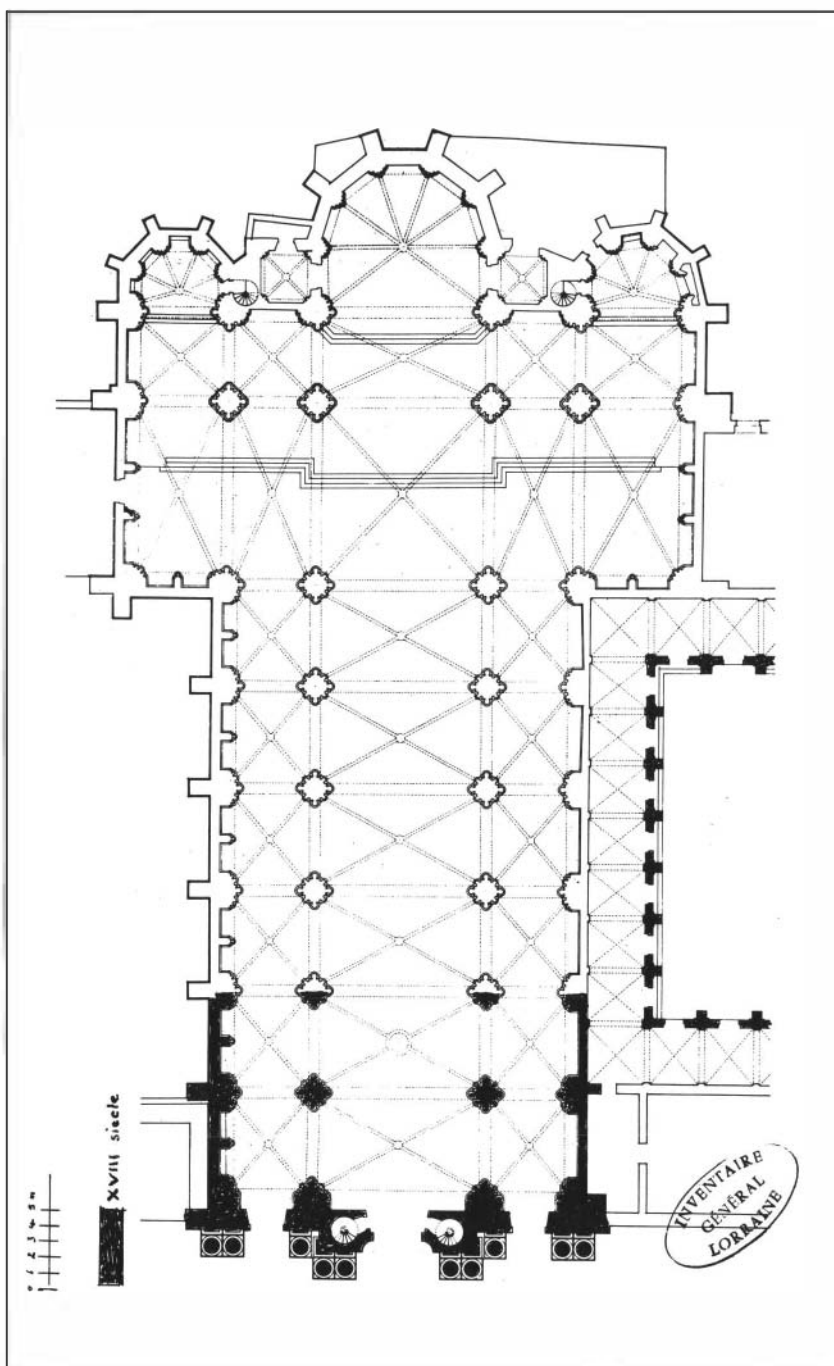
3) *Ibid.*, H 2020 (3). En 1351, l'empereur Charles IV visite l'abbatiale et obtient des reliques; en 1473, l'empereur Frédéric III et son fils Maximilien viennent vénérer les reliques de sainte Lucie.

4) Le terme "gothique" aurait été employé pour la première fois par Vasari, en 1550, dans l'introduction de son ouvrage : *Vie des plus excellents sculpteurs, peintres et architectes*.

5) A.D. Mos., H 1919. L'original du nécrologe n'existe plus.

6) *Ibid.*, H 2024 (4). Il faut noter l'absence du procès-verbal de la consécration de l'église.

7) *Ibid.*, H 2024 (12) : Observation sur l'Eglise de St-Vincent de Metz.



Saint-Vincent de Metz : plan au sol.  
(Agence des bâtiments de France de la Moselle - cl. D. Bastien).

Le plan de l'église est en forme de croix latine, orientée sud-est, nord-ouest. La nef est flanquée de part et d'autre d'un collatéral étroit. Le transept débordant est accompagné d'une structure que certains auteurs ont appelée un "collatéral est" et qui amplifie considérablement sa largeur<sup>(8)</sup>. Les absidioles sont rejetées aux extrémités des croisillons, offrant ainsi la particularité de ne pas ouvrir sur les collatéraux.

Dès la lecture du plan, on constate que le "collatéral est" ne constitue pas une structure unique. Il contribue, au contraire, à un éclatement de l'espace; en effet, chaque travée du faux collatéral a une fonction propre, fonction qui se précise encore à l'observation des volumes intérieurs. Ainsi, la travée qui précède chaque absidiole remplit le rôle de travée de chœur formant avec l'absidiole une chapelle indépendante à l'intérieur de la grande église. La travée suivante constitue un espace original et autonome; elle apparaît, en effet, tant au nord qu'au sud, comme la base d'un clocher. Chaque clocher domine l'édifice à l'extérieur et s'insère à la manière ottonienne entre le chœur et le transept.

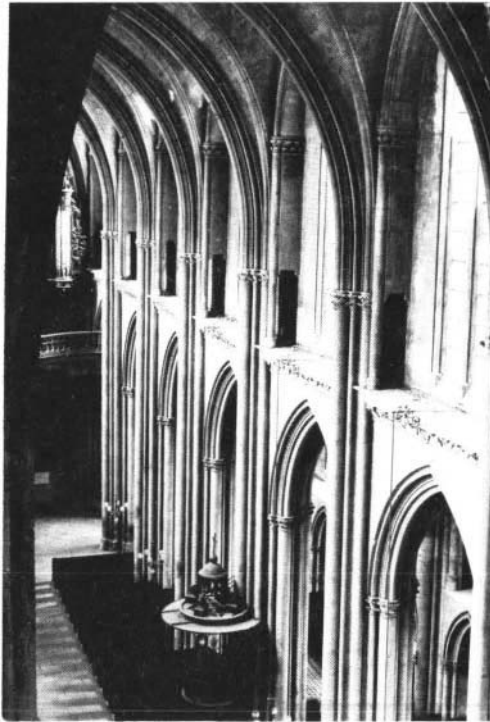
Si cette partition de l'espace, résultant de cette organisation ne contribue aucunement à l'unification de la structure intérieure, elle est cependant le reflet du programme de l'abbatiale. Nous sommes dans une église bénédictine et le plan est d'abord fonctionnel. Il répond aux exigences liturgiques d'une communauté monastique et d'une église ouverte aux fidèles: pour cela, il fallait des autels secondaires pour la célébration des offices et pour la vénération des reliques; ces autels devaient être accessibles sans perturber les habitudes et les obligations de la communauté.

Somme toute, ce plan reste traditionnel et archaïque dans un édifice gothique; il est d'ailleurs possible de le rapprocher et de le comparer avec le plan restitué de la cathédrale ottonienne de Metz: (la cathédrale) "possédait, nous dit Louis Grodecki, un vaste transept, (...), un chœur en forme d'abside précédée d'une travée droite, et, deux tours l'enserraient dans les angles du transept et du sanctuaire, pendant que les deux chapelles orientées du transept étaient écartées vers l'extérieur hors de l'alignement des collatéraux de la nef..."<sup>(9)</sup>. Or cette description convient au plan de l'abbatiale du XIII<sup>e</sup> siècle et elle nous conduit à supposer que la construction gothique reprend un ancien plan ottonien, plan identique à celui de la cathédrale du X<sup>e</sup> siècle; cette hypothèse est d'ailleurs renforcée par le fait que les deux édifices ottoniens, cathédrale et abbatiale, avaient un même commanditaire, l'évêque Thierry I<sup>er</sup> et un même maître d'œuvre, Odilbert de Gorze<sup>(9)</sup>.

8) *Congrès archéologique de France, Metz, Strasbourg, Colmar, 1920*, Paris 1922, p. 56 - 61.

9) L. GRODECKI, *L'architecture ottonienne*, Paris, 1958, p. 100 - 101.

Néanmoins, si le plan reste traditionnel, il en est différemment de l'élévation et des volumes intérieurs. Nous sommes en présence d'un édifice gothique avec ses piliers qui jaillissent du sol et reçoivent les éléments de la voûte d'ogive, ses grandes arcades qui ouvrent largement sur les collatéraux, ses fenêtres élancées et fines. Mais, alors qu'en ce début de siècle, le modèle parfait de l'église gothique est Chartres avec une ordonnance à trois niveaux - soubassement ou grandes arcades, triforium et fenêtres hautes -, Warin optera dans l'abbatiale pour une élévation à deux niveaux. Il suit en cela le modèle de la cathédrale de Toul dont le chantier gothique avait débuté vers 1225 et qui s'affirmera comme le chef de file de toute une série d'églises lorraines. Cependant, le chantier de Saint-Vincent ne connaîtra pas comme celui de Toul, de très longues interruptions et il en résultera une certaine homogénéité dans l'architecture.



Saint-Vincent de Metz : élévation de la nef. (cl. R. Kuhn).

Dès l'abside apparaissent certains éléments architectoniques particuliers qui se répètent ensuite sans grande variation dans l'édifice. Nous notons ainsi :

- le profil des ogives très sobre; deux baguettes accostent un tore central qui se termine par un filet;

- l'arc formeret, toujours éloigné du mur goutterot qui détache nettement les voûtains et aboutit ainsi à la formation de "voûtains formerets"<sup>(10)</sup>;
- les fenêtres constituées de lancettes surmontées d'une rosace qui viennent se loger dans les espaces délimités par les arcs formerets;
- enfin, une coursière sur laquelle s'appuient les fenêtres et qui partage l'édifice en deux niveaux.

La coursière contourne l'abside, traverse les portions de mur délimitées par les voûtains formerets et, par une série de décrochements successifs dissimulés dans les angles, enveloppe tout l'édifice dans sa partie inférieure. Elle passe sous les souches des clochers, tourne avec les absidioles, longe le transept, rejoint les collatéraux et se termine sur le mur de la façade ouest. Une seconde coursière apparaît dans la nef entre les grandes arcades et les fenêtres hautes, longe le mur goutterot ouest du transept et vient buter contre le mur de façade des croisillons.

La coursière qui était déjà présente dans les édifices romans normands est élégamment reprise par les architectes champenois dans les édifices du XIII<sup>e</sup> siècle. De la Champagne, la coursière connaîtra une diffusion rapide vers la Lorraine. Parmi les éléments présents dans tout l'édifice, il faut encore noter les arcatures aveugles qui animent le soubassement. A Saint-Vincent, chaque portion de mur est évidée, allégée. La formule est gothique; cependant, il faut noter le renforcement du soubassement par les piliers intérieurs et les contreforts extérieurs, conservant ainsi aux murs goutterots leur rôle de murs soutien. Ainsi, l'architecte, malgré la volonté de nier la muralité, manifeste beaucoup de prudence dans l'élévation.

Les arcatures qui rythment le soubassement constituent par leur diversité formelle une originalité de l'édifice, contredisant en quelque sorte l'homogénéité notée plus haut. L'utilisation d'arcs géminés en tiers point dans le collatéral nord et d'arcs surbaissés dans le collatéral sud, correspond, à notre avis, à une volonté délibérée de singulariser chaque collatéral et même de les opposer l'un à l'autre. Cependant, le but visé par la constitution de ces niches ainsi différenciées, tout comme leur utilisation, nous échappe. Il est question dans un document de 1347 de sépultures situées dans un collatéral, mais l'imprécision du texte ne permet pas une localisation exacte<sup>(11)</sup>.

L'arc surbaissé, présent au sud, est d'une utilisation peu commune au XIII<sup>e</sup> siècle et n'apparaît, à notre connaissance, dans nulle autre église de cette époque à Metz, Or, il est présent dès l'abside dans l'axe du chœur, ainsi que dans l'absidiole sud, où il surmonte une niche destinée à recevoir une châsse reliquaire; dans les deux cas, l'arc surbaissé a une signification précise qui consiste à désigner un lieu saint.

10) M. Cl. BURNAND, *La Lorraine gothique*, Nancy, 1980, p. 25.

11) G. THIRIOT, *Recueil des épitaphes des collégiales et couvents de la ville de Metz*, Langres, 1933, p. 172.

Cependant, la juxtaposition d'arcs en plein cintre et d'arcs à peine brisés telle qu'elle se manifeste dans la partie est, nous semble davantage relever d'une hésitation formelle ou d'une méconnaissance des procédés gothiques que d'une originalité voulue du maître d'œuvre.



Saint-Vincent de Metz: souche du clocher et tribune nord. (cl. R. Kuhn).

Une autre singularité de l'abbatiale réside dans son organisation spatiale à l'est et plus particulièrement dans le transept augmenté de son faux collatéral. Le plan avait déjà permis de définir des espaces indépendants créés par les absidioles et la travée qui les précède; en élévation, la souche de clocher qui s'insère entre la travée de chœur et l'absidiole se définit comme une structure particulièrement élégante avec ses deux piles libres et ses hautes arcades qui ouvrent respectivement sur le chœur, sur le transept et sur les absidioles. Au second niveau de la souche se situe une tribune soulignée par une frise de feuilles polylobées parmi lesquelles prennent place des personnages et des animaux. Ces espaces existent à Verdun, où ils sont les témoins précieux d'un édifice du XII<sup>e</sup> siècle, mais également à la cathédrale gothique de Toul. Le prototype est ottonien et rhénan; il vient de Saint-Maximin de Trèves d'où il s'est diffusé en Lorraine<sup>(12)</sup>. Néanmoins, à Saint-Vincent, nous ne sommes plus en présence d'une formule ottonienne archaïque, mais d'un espace gothique original, créé par l'évidement des masses, par les perspectives multipliées, par l'élégance et l'élancement des piliers.

12) H. COLLIN, *La cathédrale de Verdun et sa place parmi les grands édifices romans de Lorraine et de Rhénanie*, dans *Le Pays lorrain*, 1971, n° 1, p. 15 - 32.

Cette ordonnance intérieure correspond à l'extérieur à des clochers qui flanquent le chœur et surmontent l'édifice. Cette disposition appelée "chevet harmonique" est d'origine ottonienne et rhénane<sup>(13)</sup>.

Le chevet de Saint-Vincent reste roman par l'étagement des masses ainsi que par la combinaison et l'articulation des volumes. Cependant, les contreforts surmontés de pinacles, les fenêtres élancées et fines, les clochers progressivement aérés traduisent une recherche de la hauteur et affirment un projet gothique.



Saint-Vincent de Metz : chevet. (cl. R. Kuhn).

La dualité constatée dans l'architecture par la juxtaposition de formules archaïques et de formules "modernes" existe également dans la sculpture de l'abbatiale. S'il n'est pas possible, ici, de décrire le décor de Saint-Vincent, nous voudrions cependant, attirer l'attention sur la diversité des supports et sur la variété du décor.

Les chapiteaux sont nombreux dans l'édifice; ils correspondent à chaque élément de la voûte; une frise est partout présente, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; les clefs sculptées se localisent uniquement dans la partie est, mais ne manquent pas d'intérêt; les archivoltes et les culots des fenêtres extérieures sont en harmonie avec la frise; les gargouilles

13) L. GRODECKI, *ouvr. cit.*, p. 293.



rythmement vigoureusement chaque travée; partout la sculpture est présente, partout elle est "expression de l'architecture"<sup>(14)</sup>, partout la verve romane, les symboles, les fantômes coexistent avec une conception et un esprit typiquement gothiques.



Saint-Vincent de Metz : culot de la fenêtre nord du transept. (cl. R. Kuhn).

A côté d'une iconographie florale naturaliste s'entredéchirent les animaux maléfiques et symboliques. Le bestiaire roman s'insinue sur les chapiteaux, sur les culots, dans la frise, mais laisse parfois la place à des personnages si vrais dans leurs attitudes, si singuliers par leur traitement, que l'on voudrait les "nommer"; quel abbé, quel maître d'œuvre sont ainsi représentés ?

En conclusion de ce rapide survol de la sculpture, il faut toutefois noter l'absence de programme dans le décor. La fonction ornementale et la fantaisie semblent toujours l'emporter sur la valeur thématique et didactique. En effet, le portail, lieu privilégié de développement des grands thèmes gothiques, est absent et n'a jamais été réalisé dans l'édifice du XIII<sup>e</sup> siècle. Il nous est apparu au travers des divers documents consultés que l'abbatiale n'avait jamais reçu de façade gothique.

14) H. FOCILLON, *L'art des sculpteurs romans*, Paris, 1931, p. 274.

A notre avis, et en nous appuyant sur les textes du fonds de l'abbaye, la communauté a conservé au XIV<sup>e</sup> siècle la façade de l'église ottonienne, ou tout au moins la tour qui la composait. Ce n'est qu'en 1736 que les religieux décident d'abattre cette tour occidentale pour des raisons de sécurité et, envisagent dès lors la réalisation d'une façade moderne. Mais que s'est-il passé depuis 1376, date à laquelle l'église est consacrée ?



Saint-Vincent de Metz : chapiteaux symboliques, collatéral nord. (cl. R. Kuhn).

Un premier texte nous apprend qu'un incendie éclate en 1395 dans la tour et dans les structures hautes de l'édifice : «...Et fut ce feu si grant que les tilz des trois clochiés furent brulez et les cloches fondues», nous apprend Huguenin citant Philippe de Vigneulles<sup>(15)</sup>; une épitaphe recueillie par Georges Thiriot précise que l'abbé Nicole de Gournaix se chargea des réparations durant son abbatiat (1415 - 1452) : "...le clostre volter tout autour fait et le travail de la tour du clochié les cloches refaire..."<sup>(16)</sup> *Gallia Christiana* précise : "...majore turrim ecclesiae excitasse" à la rubrique concernant l'abbé Nicole de Gournaix<sup>(17)</sup>. Certes, ces textes ne nous apprennent pas grand chose sur les dégâts causés ni sur les travaux effectués. Nous pouvons, cependant, présumer que le "travail de la tour" aura consisté à réparer la tour occidentale.

15) J.F. HUGUENIN, *Les chroniques de la ville de Metz*, Metz, 1838, p. 119b.

16) G. THIRIOT, *ouvr. cit.*, p. 174.

17) *Gallia Christiana*, Paris, 1874, p. 922.

Or, dès le siècle suivant, en 1586, une requête des religieux à leur abbé nous apprend que la "tour menace ruine" et que s'il n'est pas procédé aux "réparations de la grande tour, la chute d'icelle nous menace en bref d'un dommage irréparable sur tout le corps de laditte église"<sup>(18)</sup>. Cependant, aucune trace concernant les travaux de réparation n'existe dans le fonds de l'abbaye. Lorsque Claude Chastillon, de passage à Metz, grave quelques "curiosités" de la cité, il représentera "la remarquable et ancienne abbaie de Saint-Vincent à Metz" comme un édifice en parfait état, où l'on peut difficilement imaginer une tour menaçant ruine<sup>(19)</sup>. Néanmoins, en 1656, on songe une fois encore à la réparation de la "grande tour" et le cardinal Mazarin, alors abbé commendataire de Saint-Vincent, donne l'ordre de couper soixante arbres dans les bois de l'abbaye afin qu'il soit procédé aux réparations<sup>(20)</sup>.

En 1705, un incendie "criminel ou imprévu" prend deux nuits de suite dans les bâtiments conventuels, se propage par une tourelle desservant la grande tour, dans la toiture<sup>(21)</sup>. Une lettre des religieux à leur abbé commendataire nous apprend : "tout a esté incendié, les cloches brisées et fondues, la grande Tour fendue en différents endroits..."<sup>(22)</sup>. En 1710, la foudre frappe cette même tour, déjà fort dégradée et le chapitre fait appel à Jean Spinga, architecte de Saint-Clément et du cloître de Saint-Vincent, afin de procéder aux réparations et d'élever un nouveau beffroi. Mais celui-ci juge le projet dangereux et conclut dans son rapport : "ce que les consolles ne sont plus en état de le pouvoir supporter"<sup>(23)</sup>.

En 1736, les travaux devenant urgents, le prieur et les religieux appellent en consultation trois architectes, bourgeois de Metz, Jean Louis, Claude Barlette et Nicolas L'Huillier; ceux-ci constatent le danger de laisser subsister la tour occidentale et décident sa démolition en 1737, prévoyant la reconstruction pour l'année suivante<sup>(24)</sup>. Le procès-verbal de visite nous renseigne abondamment sur la partie de l'église qui doit être démolie.

18) A.D. Mos., H 1919, p. 184.

19) *Ibid.*, 2 FI Metz 453, Cl. CHASTILLON, *La remarquable et ancienne abbaye de Saint-Vincent*.

20) *Ibid.*, H 1992 (3 - 4).

21) *Ibid.*, H 2024. Les religieux laissent entendre dans une lettre au supérieur de la Congrégation que les incendies fréquents à Metz et à Nancy seraient des actes de malveillance à l'égard du roi, et qu'au travers de l'abbaye, on visait les entrepôts de foin et de poudre qui se trouvaient à proximité.

22) *Ibid.*, H 1999.

23) *Ibid.*, H 1999 (1).

24) *Ibid.*, H 2024 (12), H 2025 : Détail des dépenses de la démolition de la tour.

La tour mesurait, nous dit-on, "154 pieds de hauteur jusqu'au cordon sous le toit", soit environ 51 m de haut; 31 pieds et 4 pouces de largeur en carré" soit environ 10 m35; "les murs qui forment cette tour n'ont que quatre pieds d'épaisseur jusqu'au dessus de la voutte qui est au-dessus de lorgue et deux pieds deux pouces audessus de laditte voutte et diminuant par retraite jusqu'en haut". Ainsi, les murs de la tour avaient environ 1 m32 d'épaisseur à la base, puis diminuaient jusque sous la toiture. De plus, le texte nous indique le matériau qui avait servi à la construction de la tour : "...lequel angle non plus que le reste de laditte tour ne se trouve construit qu'en maçonnerie de moelons depuis le rez-de-chaussée jusque et un peu plus haut que la voutte de laditte tour, que le surplus de cette tour est construit en pierre de taille néanmoins fendue et fractionnée de toute part". C'est précisément ce texte qui nous permet d'étayer l'hypothèse de la conservation du massif occidental jusqu'en 1736.

En effet, l'édifice du XIII<sup>e</sup> siècle est construit entièrement en pierres de taille. Pourquoi aurait-on élevé le clocher occidental et seulement la souche de ce clocher en "maçonnerie de moelons" ? Il faut noter que la partie supérieure de cette tour était construite, nous précise le document, "en pierre de taille"; ceci pourrait éventuellement éclairer le contenu du "travail de la tour" effectué par Nicole de Gournaix. En effet, après l'incendie survenu à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, cet abbé conserve probablement la partie la moins abimée de la tour, en l'occurrence la souche du "Westwerk", en aménage les parties hautes, les reconstruisant proches du modèle des tours de chevet. Ainsi, lorsque Claude Chastillon reproduit l'abbatiale et plus particulièrement le chevet de celle-ci, il peut voir un édifice apparemment en parfait état.

En résumé, ce document nous apprend que l'ancienne façade était une tour carrée, hors œuvre, accolée à la nef et dont la partie inférieure était construite en moellons alors que la partie supérieure l'était en pierres de taille. A notre avis, la réduction de l'épaisseur des murs vers la toiture correspondait à la volonté d'élever sur une base romane un beffroi aussi haut que possible. Il ne pouvait être question de sacrifier, au XV<sup>e</sup> siècle, le "haut clochié" signifiant et annonçant la puissance du monastère.

Un autre document daté de 1754, permet de supposer que l'église n'avait pas été achevée au XIV<sup>e</sup> siècle et avait de ce fait conservé la façade d'une édifice antérieur<sup>(25)</sup>. En effet, lorsque l'architecte, présumé être Jean Antoine,<sup>(26)</sup> soumet aux Visiteurs de la Congrégation, un projet concernant l'agrandissement de l'église et la construction d'un

25) *Ibid.* H 2024 (12).

26) E. VOLTZ, *Jean Antoine et la façade de Saint-Vincent de Metz*, compte rendu dans *Les Cahiers lorrains*, 1979, n° 1. Malgré l'absence de signature du projet concernant la construction de la façade de l'abbatiale, E. V. propose le nom de Jean Antoine comme l'auteur du document.

portail, il dit dans son préambule : "L'église de Saint-Vincent de Metz a été bâtie superbement anciennement, mais elle n'a pas été achevée, il y reste encore à prolonger la nef pour la rendre régulière et y faire un portail...".

Or, à cette date, la réalisation d'une façade s'avèrait particulièrement urgente. Il faut, en effet savoir que si la tour avait été démolie en 1736, la façade projetée n'avait pas été réalisée. En 1738, une ordonnance royale avait obligé les religieux à construire des immeubles sur les terrains leur appartenant autour de l'abbaye<sup>(27)</sup>. De ce fait, prétendirent-ils, il leur devenait impossible d'investir dans l'église. On avait donc purement et simplement fermé la nef avec des planches de sapin. En 1752, un ouragan s'était abattu sur la cité et avait causé d'importants dégâts dans l'abbatiale. Le vent s'était engouffré par les planches mal jointes, avait emporté la toiture, brisé les vitraux, détruit les baies et la rosace du croisillon nord<sup>(28)</sup>. Il n'était à présent plus possible de différer la construction d'une façade; lorsque Jean Antoine affirme que l'église n'était pas achevée, ce n'était donc nullement dans l'intention de justifier son projet face aux Visiteurs de la Congrégation. Certes, l'édifice ne correspondait plus aux normes architecturales prônées par le XVIII<sup>e</sup> siècle : si l'architecte envisage l'allongement de l'église, ce n'est pas dans le but d'augmenter la surface, mais aux fins exclusives de porter l'église à "des proportions classiques". Il est d'ailleurs surprenant de constater que l'auteur concède, pour des raisons esthétiques il est vrai, à conserver le style gothique dans les travées rajoutées : "...on n'y doit mêler aucune architecture moderne ce qui rendrait l'église ridicule et qui sentirait le rapiécetage" note-il; mais, sacrifiant aux préjugés esthétiques de son temps, il ne peut se résoudre à adopter ce même style pour le portail : "...on doit aussi observer que le portail ne doit être que d'architecture moderne qui est la véritable architecture établie par règle qui depuis son origine n'a cessé d'embellir sans s'écarter de son premier principe"<sup>(29)</sup>.

En somme, ces documents nous permettent de proposer l'hypothèse d'une construction commencée en 1248, à l'est; celle-ci rejoint au XIV<sup>e</sup> siècle l'ancienne façade, le massif occidental, qui se composait d'une tour carrée, hors œuvre. Par manque d'argent ou à cause de toute autre difficulté surgie au sein de la communauté, la construction d'une façade gothique est différée. Le "Westwerk", aménagé, réparé, consolidé, restera debout jusqu'en 1736 et la façade actuelle ne sera élevée qu'à partir de 1754, sur le modèle de Saint-Gervais de Paris.

\*

\* \*

27) A.D. Mos., H 2056 : Ordonnance du Bureau des Finances prescrivant l'ouverture de la rue des Bénédictins.

28) E. PAULUS, *Annales de Baltus*. 1724 - 1756, Metz, 1904.

29) A.D. Mos., H 2024 (12).

Cependant d'autres questions restent posées quant à la durée des travaux de construction de l'église. L'homogénéité constatée au niveau architectural n'est pas suffisante pour déterminer le temps mis à construire l'édifice. Nous possédons deux dates irréfutables :

- 1248, qui correspond au début des travaux,
- 1376, qui correspond à la consécration.

Il va sans dire que la date de 1251, mentionnée par le nécrologe, ne peut être prise sérieusement en considération pour l'achèvement des travaux. Faut-il pour autant admettre que les travaux se sont étendus sur les cent vingt huit années qui séparent les deux termes ?

Actuellement, l'unanimité semble faite quant à l'existence de deux grandes campagnes de travaux à l'abbaye :

- une première campagne menée par l'abbé Warin; celui-ci aurait mené à bien toute la partie est de l'église : chœur, tours, absidioles, face est du transept<sup>(30)</sup>;
- une seconde campagne durant laquelle sont achevés le transept et le vaisseau.

Il faut cependant noter qu'aucune date précise n'est avancée du fait de l'absence de documents concernant la construction.

Or, après observation de l'architecture et de la sculpture, il nous semble que les travaux menés par Warin de 1248 à 1251 se réduisent à la construction de l'absidiole sud. Il est, en effet, possible de constater des archaïsmes et des maladresses dans cette partie de l'église. Nous ne sommes pas sans ignorer que les archaïsmes ne constituent nullement une preuve d'antériorité, mais cette maladresse, cette méconnaissance des procédés nouveaux n'avait aucune raison de se produire en cours de travaux. Dans cette absidiole sud, les pans de murs irréguliers se bousculent à leur jonction avec la souche du clocher, l'arc doubleau de l'entrée de l'absidiole est à peine brisé, la clef de voûte de l'absidiole est visiblement hors de l'axe de ce doubleau d'entrée; le personnage de sainte Lucie qui contrebute la clef de voûte ne se présente pas en buste comme ceux des autres clefs, mais surgit presque en pied hors de la clef. Par ailleurs, le traitement des draperies, tout comme la position hiératique du personnage, accusent des rigidités et des archaïsmes qui n'existent pas au nord. La frise qui souligne à l'extérieur la toiture est la seule à présenter des thèmes insolites parmi les feuilles polylobées. Incontestablement, cette absidiole présente une différence de traitement par rapport au reste de la construction.

30) P. HELIOT, «Sur les tours jumelées du chevet des églises du Moyen Age», *Arte in Europa. Scritti di storia dell'Arte in onore di E. Arslan*, Milan, 1966. A. VILLÈS, *La cathédrale de Toul, sa place dans l'histoire de l'architecture gothique*, dans *Le Pays lorrain*, 1971, n° 1.

De plus, nous rappelons qu'en ce lieu étaient vénérées les reliques de sainte Lucie; la châsse reliquaire avait trouvé place "au-dessus de sa chapelle", nous apprend un inventaire de 1642<sup>(31)</sup>. C'est dans cette chapelle, encore, qu'était célébrée "la grand'messe" lors de la cérémonie anniversaire de la mort du fondateur Thierry 1er<sup>(32)</sup>.

Il est alors tentant de situer à cet endroit le début de la construction gothique. Partant de cette hypothèse, nous proposons qu'à la mort de Warin, en 1251, seule cette absidiole sud était achevée. Il ne semble pas exclu qu'un changement d'atelier soit alors intervenu, car dans le chœur et dans l'absidiole nord, le maître d'œuvre fait preuve d'une meilleure connaissance des formes gothiques. Cependant, l'arrivée d'hommes nouveaux ne signifie pas nécessairement une interruption prolongée des travaux; il est probable que les successeurs de l'abbé Warin aient mené promptement la construction du chevet. Nous rappelons que Saint-Vincent est une église monastique dont la partie importante est le sanctuaire; celui-ci devait être réalisé rapidement afin de permettre le maintien de la vie spirituelle de la communauté.

A notre avis, une interruption des travaux intervient aux alentours de 1270 - 1280. C'est ce que semble indiquer un document de 1276, par lequel Henri, archevêque de Trèves, accorde 30 jours d'indulgence à ceux qui visiteront les reliques de saint Gérard, sainte Odile et sainte Lucie à l'abbatiale<sup>(33)</sup>. A la même époque, Reignier, abbé de 1277 à 1298, obtient des Treize des sanctions contre les laïcs qui ne paient pas le cens dû à l'abbaye<sup>(34)</sup>. Que signifient ces textes, sinon un besoin d'argent pour mener à bien l'œuvre entreprise ?

L'arrêt des travaux nous paraît d'ailleurs matérialisé dans la pierre, dans les angles des murs goutterots sud-est et nord-est des croisillons. Nous constatons à ces endroits une absorption progressive de l'ogive par le mur et seul le tore central descend jusqu'au chapiteau destiné à recevoir toute la nervure. Cette difficulté d'ordonner les éléments n'existe pas à la jonction des murs goutterots sud-ouest et nord-ouest.

Par ailleurs, deux bulles, la première de Clément V, datée de 1311, la seconde de Jean XXII, datée de 1317, ordonnent la restitution des biens à l'abbaye, sous peine d'excommunication; ces documents laissent également entrevoir la situation délicate de l'abbaye et son besoin d'argent<sup>(35)</sup>. Ces textes, certes, ne nous permettent guère de tirer des

31) A.D. Mos., H 2022. L'attribution à sainte Lucie de l'absidiole nord où figure à la clef le buste de saint Pierre semble être une erreur intervenue au XIX<sup>e</sup> siècle lors du retour des reliques de la sainte dans l'église. Ces reliques avaient, en effet, été déplacées et conservées hors de la cité au moment de la Révolution.

32) *Ibid.*, H 1919, p. 72.

33) *Ibid.*, H 2020 (2).

34) *Ibid.*, H 2020.

35) *Ibid.*, H 1921.

sions concernant l'état des travaux de l'église, et, la question de la date de l'achèvement de Saint-Vincent reste posée. Lorsque Symon Baudouche, moine de l'abbaye, est enterré dans un collatéral en 1343, nous pouvons cependant admettre que l'église était pratiquement terminée et que les collatéraux étaient élevés et couverts.

En 1376, enfin, survient la consécration. L'évêque ne résidait alors plus dans sa cité épiscopale, mais à Vic-sur-Seille, et, c'est lors d'un passage à Metz qu'il consacre l'abbatiale ainsi que deux autres églises dont celle des Cordeliers terminée depuis 1331<sup>(36)</sup>. Il est envisageable que Saint-Vincent, tout comme les Cordeliers, était "terminée" bien avant 1376. Nous avons vu que dans l'état actuel des recherches aucune réponse définitive ne pouvait être apportée et que la question du degré d'achèvement des travaux restait posée. Ceci nous ramène à l'hypothèse de la conservation du "Westwerk" et de la jonction de la nef avec l'ancienne façade dans les premières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle. Or, l'abbatiale pouvait de ce fait être considérée comme inachevée. En effet, une église ne peut être consacrée avant achèvement complet, afin d'apposer selon un rituel strict, des croix de consécration sur les murs et les piliers du sanctuaire, du chœur et de la nef. A ce moment, il restait, à notre avis, un projet latent de façade, projet qui ne verra pas le jour au Moyen-Age. La consécration ne pouvait cependant être indéfiniment repoussée et l'église sera consacrée lors de la venue à Metz de Thierry Bayer de Boppart.

Ainsi, l'abbatiale continue à soulever des questions, et les incertitudes concernant les différentes campagnes de travaux et l'achèvement de l'édifice subsistent. Aujourd'hui, grâce aux travaux des historiens et des historiens de l'art, l'église a trouvé sa place dans le groupe des édifices lorrains affiliés à la cathédrale de Toul<sup>(37)</sup>; mais, Saint-Vincent, témoin précieux de l'histoire de l'art lorrain continue de se dégrader, vouée, semble-t-il à n'être qu'un éternel chantier.

Marie-Antoinette KUHN - MUTTER

36) *Ibid.*, H 1919, p. 346 et J.F. HUGUENIN, *ouvr. cit.* p. 113 b.

37) MM. GRODECKI, HELIOT, CHOUX, VILLES, COLLIN, SCHIFFLER, Mme BURNAND. (ordre chronologique des publications).